

M. Verhille a même fait plus : il a osé aborder les notions scientifiques, la composition physique et chimique du sol, celle de la plante, la théorie des engrais et surtout celle des engrais chimiques. Ces quelques notions, puisées dans des ouvrages sur la physique et la chimie agricole, doivent absolument trouver leur place dans les manuels de culture ; malheureusement ce sont précisément celles qui sont le plus souvent défaut. Et si les enfants ne les étudient pas dans les écoles, où les enfants les apprendront-ils ?

Le livre de M. Verhille présente en un petit volume une matière abondante et bien condensée, aussi hautement recommandable, parce qu'il est tout à fait propre à fournir aux instituteurs de nombreuses matières pour les devoirs d'agriculture qu'ils doivent donner à leurs élèves.

A ces différents titres, l'ouvrage de M. Verhille mérite d'être recommandé spécialement aux instituteurs pour être mis entre les mains de leurs élèves. Nous sommes persuadés qu'il contribuera énormément à l'introduction en Belgique de l'enseignement agricole, donné d'une manière raisonnée et scientifique, enseignement devenu obligatoire par la circulaire ministérielle du 20 décembre 1876.

Le cours d'arboriculture et les problèmes d'arithmétique spécialement destinés à l'enseignement agricole, du même auteur ne sont pas moins recommandables.

En résumé, les services rendus à ses confrères et au pays par cet homme d'école sont sérieux et méritent d'être signalés à l'autorité supérieure.—*Le Progrès.*

BULLETINS

M. Stanley et le banquet de la Société de géographie

Samedi 19 janvier, la Société de géographie de Paris a offert à M. Henri Stanley, dans les salons de l'hôtel du Louvre, un grand banquet de bienvenue : on comptait plus de 300 convives.

A huit heures, les portes de l'immense salle à manger se sont ouvertes, et le célèbre voyageur y a pénétré le premier, au bras du président, M. l'amiral La Roncière. M. Stanley est un petit homme de 35 ans, aux cheveux ras et gris, à la moustache noire, sans barbe. Rien absolument dans ses traits, ni dans son regard, ni dans son allure, ne trahit, au premier abord, l'homme entreprenant, hardi, énergique qui retrouva Livingstone, et qui vient de traverser l'Afrique au prix d'efforts surhumains. Sa démarche a même une sorte de dandinement assez vulgaire, qu'on prendrait facilement pour un indice de mollesse. Bref, la physionomie de Stanley répond médiocrement à l'idée que pourrait s'en former l'imagination la moins romanesque ; et il faut observer certaines poses et noter certains gestes pour saisir chez l'illustre voyageur les signes révélateurs de la ténacité et de l'audace.

Le premier toast est porté par l'amiral La Roncière, qui énumère les titres de M. Stanley à la gratitude et à l'admiration du monde savant. Le président rappelle les vaillants explorateurs français du dix-septième siècle, qui ont les premiers sillonné les grands fleuves, gravi les chaînes de montagnes, parcouru les prairies de l'immense région américaine qui s'appelaient alors Nouvelle-France et Louisiane, et qui forme à présent plus de la moitié du territoire de l'Union. Aujourd'hui, c'est à un citoyen des Etats-Unis que l'ancien monde doit la solution de son grand problème géographique, la connaissance de l'hydrographie réelle du plateau africain. En

concluant, l'amiral annonce que la Société décerne à M. Stanley la grande médaille d'or.

M. Stanley, dans sa réponse, s'étend longuement sur la nécessité de donner au grand fleuve dont il a reconnu la direction et l'origine un nom digne de lui, qui puisse être adopté par tous les cartographes, et remplacer définitivement les noms barbares de Lualaba, Congo, Zaire, etc., que l'ignorance indigène n'applique d'ailleurs qu'à des sections plus ou moins étendues de son cours. Aux applaudissements unanimes de l'assistance, il propose le nom de fleuve Livingstone.

Vers la fin du discours de M. Stanley, une certaine agitation se produit à la table d'honneur. Un garçon de l'hôtel vient chuchoter quelques mots à l'oreille de M. le baron de Watteville ; le président quitte la table, et rentre quelques instants après, accompagné d'un personnage qui s'assied modestement derrière lui ; ce personnage n'est autre que M. Bardoux, ministre de l'instruction publique.

Après deux *speeches* prononcés en français par les directeurs des deux journaux américains, qui ont payé les frais de l'exploration du Congo, M. Bardoux se lève, et, s'adressant au héros de la fête :

« Je regrette, dit le ministre, de n'avoir pu assister au banquet donné en votre honneur, mais je viens m'associer aux sentiments d'admiration qui vous sont exprimés en ce moment ; je viens vous offrir une distinction que la France réserve à ses enfants les plus dévoués. Recevez, au nom de mon pays, ces palmes académiques, et permettez-moi de vous serrer la main. »

Des bravos enthousiastes accueillent ces paroles.

Une scène assez amusante a lieu en ce moment. M. Stanley ne comprend pas notre langue, et on avait oublié de le présenter au ministre. Il faut ajouter que son séjour au Lualaba, comme ses habitudes américaines, l'ont très peu familiarisé avec les décorations et les insignes. Ne sachant ni de qui il vient de recevoir les palmes, ni ce qu'il pourrait bien faire de ce petit morceau d'étoffe brodé en or, il gesticule en exhibant les célèbres insignes comme un professeur qui ferait une démonstration. Dès qu'il est mis au courant de la situation, il y fait face avec infiniment d'esprit, de gaieté et d'humour. « En Afrique, on lui a fait bien des cadeaux ; on lui a donné des peaux de crocodile, des défenses d'éléphant, des crânes humains, etc... mais il n'a jamais rien reçu de pareil. Ce petit présent lui fait beaucoup de plaisir. Quand il retournera sur les bords du Congo et qu'on lui demandera : « C'est ton fétiche, cela ? » Il répondra : « Oui, c'est le fétiche de la civilisation, le fétiche qui aidera mon courage à accomplir ce qu'a résolu ma volonté ! » Et il espère qu'un jour viendra où, sur les bords du fleuve Livingstone, un ministre de l'instruction publique décernera des palmes universitaires. Ces palmes sont le symbole de la paix. »

Les convives ne se sont séparés que vers minuit ; sans perdre de temps, le héros de la fête a couru au télégraphe pour expédier au *New-York Herald* le compte-rendu de la soirée.

Le Maréchal président de la République s'était fait représenter par le colonel de la Morelle.

Emmagasinage de la parole

Les perfectionnements de l'appareil téléphonique Bell ont certainement leur importance ; mais ils sont bien minimes à côté de ceux qu'on nous fait entrevoir dans un avenir prochain. En pratique téléphonique, tout appareil qui ne laisse pas de traces d'une dépêche est